



**HAL**  
open science

# Voix prophétiques dans le roman nicaraguayen : entre résurgence du mythe et contestation sociale

Nathalie Besse

## ► To cite this version:

Nathalie Besse. Voix prophétiques dans le roman nicaraguayen : entre résurgence du mythe et contestation sociale. 2017. <hal-04069960>

**HAL Id: hal-04069960**

**<https://hal.science/hal-04069960v1>**

Submitted on 14 Apr 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# Voix prophétiques dans le roman nicaraguayen : entre résurgence du mythe et contestation sociale

Nathalie Besse  
Université de Strasbourg

Les avenir radieux sont morts, mais nous fraierons la voie  
à un futur possible.  
S. Hessel et E. Morin, *Le chemin de l'espérance*<sup>1</sup>

Les voix prophétiques traversent, selon diverses modalités, les romans nicaraguayens, et quoique la fiction déploie des imaginaires ou donne à lire des réélaborations, les figures du prophétisme qui y apparaissent se font l'écho de réalités, historique, sociale ou culturelle, aisément identifiables. Qu'il s'agisse des révolutionnaires et des utopistes, des guérisseuses indigènes ou de personnages angéliques, ou encore des écrivains eux-mêmes, tous rappellent à leur manière le sens étymologique et la première acception du « prophète » — comme étant celui « qui dit d'avance » —, celui qui « annonce », mais sans satisfaire totalement aux définitions communes, sans nécessairement être les interprètes d'une volonté divine ou connaître de façon certaine l'avenir.<sup>2</sup>

Ces voix prophétiques se caractérisent pour la plupart par une forme de subversion et possèdent une fonction critique, parfois inspirée par une aspiration humaniste. C'est par la stratégie discursive du contraste, de la dichotomie, que ces voix prophétiques précisément dissidentes, sont valorisées dans les romans : du réquisitoire contre le présent à la réactivation des mythes, elles proposent le plus souvent un futur à la lumière du passé, qui revendique identité et mémoire.

Nous aborderons d'abord le prophétisme du révolutionnaire, entre futur utopique et passé mythique ; puis nous nous intéresserons à la voix prédictive des guérisseuses en tant qu'elles peuvent constituer un contre-discours social ; nous étudierons ensuite des réécritures d'inspiration biblique créant des voix angéliques dégradées ; nous nous demanderons enfin dans quelle mesure les écrits de romanciers défendant une éthique font de ceux-ci une voix prophétique moderne, certes atténuée mais non moins signifiante.

## 1- Le prophétisme du révolutionnaire, entre futur utopique et passé mythique

C'est d'abord dans son rapport à l'Histoire et à la politique que la voix prophétique va nous intéresser. Le révolutionnaire, qui certes ne connaît pas le futur mais pense l'entrevoir à partir de son rapport dialectique au présent, s'avère, au même titre que le prophète, celui qui proclame, qui annonce. Sa foi dans un monde nouveau, à forte teneur utopique, inscrit son

---

<sup>1</sup> Edgar MORIN, Stéphane HESSEL, *Le chemin de l'espérance*, Paris, Éditions Fayard, 2011, p. 57.

<sup>2</sup> Nous nous basons ici sur les définitions du :

-*Larousse* : « Interprète de la volonté d'une divinité pour le présent ou pour l'avenir » et pour la littérature : personne qui, dans une activité littéraire, artistique, annonce et devance l'avenir ;

-dictionnaire en ligne *Lexilogos* qui propose l'acceptation par extension « Celui qui annonce à l'avance un événement par voyance, par intuition », rappelle l'expression « Faire le prophète : Annoncer quelque chose » ;

-*Dictionnaire de la Bible*, à l'entrée « Prophétisme », faisant du prophète un messenger de la divinité, son porte-parole, celui qui révèle des vérités cachées au commun des mortels. André-Marie GÉRARD, *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1989, p. 1139.

discours dans une perspective téléologique, et nous verrons que le futur qu'il projette s'élabore — cela est fréquent — à la lumière du passé, en puisant aux mythes indiens.

Nous nous concentrerons sur les premier et troisième romans de Gioconda Belli, *La mujer habitada* (1988) et *Waslala* (1996) qui retracent respectivement, et en s'inspirant du processus révolutionnaire sandiniste, l'engagement dans la révolution et la quête de l'utopie. Lorsque le jeune révolutionnaire Felipe explique à l'héroïne Lavinia qui n'est pas encore impliquée dans le processus : « ce que nous voulons, ce sont des changements bien plus profonds qu'un simple changement de personnes » —, ce qui suppose une refonte totale de la société, il s'inscrit déjà dans une approche eschatologique.<sup>3</sup>

Le combat contre la dictature prend, dans le roman, des airs de lutte des temps derniers, menée par des révolutionnaires dont les attributs christiques ne sauraient faire oublier l'inspiration marxiste : la révolution emprunte à l'idéologie marxiste qui, d'après Mircea Eliade, "révolutionna" l'appréhension du temps puisqu'elle préconisait une révolution non dénuée de millénarisme, visant une sorte d'apocalypse régénératrice et récupérant un messianisme ou, selon Jean-Jacques Wunenburger, « une logique prophétique ».<sup>4</sup>

Ces croyances en une régénération ultime du monde dénotent une attitude "anti-historique" d'après Mircea Eliade qui observe qu'au terme de la philosophie marxiste de l'Histoire, on retrouve le mythe de l'Âge d'Or qui constitue « l'expression la plus articulée et la plus éclatante de toutes les eschatologies politiques modernes ».<sup>5</sup> Il faut dire que le terme « révolution », s'il correspond à un changement brusque et important dans l'ordre social ou moral, provient du latin *revolutio*, « retour », et que cette idée de retour entraîne avec elle le langage prophétique inhérent aux mouvements de libération, d'après le même auteur.<sup>6</sup>

Le combat victorieux du héros contre le monstre peut permettre le passage du chaos à un univers ordonné et a donc valeur cosmogonique : les braves du *Movimiento de Liberación Nacional* qui, dans le roman, s'opposent au tyran pour que naisse l'Homme Nouveau perpétuent, avec la même aura de légende, ces mythes fondateurs et essentiels qui habitent l'inconscient collectif. Claude Lévi-Strauss l'a assez dit : « un mythe qui se transforme en passant de tribu en tribu, finalement s'exténue sans pour autant disparaître. Deux voies restent encore libres : celle de l'élaboration romanesque et celle du remploi aux fins de légitimation historique ».<sup>7</sup> Le roman de Gioconda Belli, et les personnages ou événements dont il s'inspire, l'illustre parfaitement lorsqu'il montre, au moyen de ces voix subversives et enclines à la mythification, comment la libération nationale peut impliquer une ré-écriture mythifiante de l'Histoire, une élaboration dramatique à même de façonner la légende.

Cela étant, le mythe qui ré-écrit l'Histoire, peut exprimer les désirs et les angoisses de tout un peuple, et aider à définir une identité, à en croire l'historien Raoul Girardet pour lequel le processus d'héroïsation implique une certaine adéquation entre la personne du sauveur — du prophète ? — et les attentes d'une société à un moment donné de son Histoire, ce qui fait donc apparaître le mythe « comme une sorte de révélateur idéologique, le reflet d'un système de valeurs ou d'un type de mentalité ».<sup>8</sup> Ces voix prophétiques s'avèrent, en dépit des déformations du mythe ou grâce à elles, des voix signifiantes et éclairantes, car si l'on en croit le même historien, le mythe politique, pour fabulatoire et interprétatif qu'il soit,

---

<sup>3</sup> Gioconda BELLÍ, *La mujer habitada*, Tafalla, Txalaparta, 1988, p. 160. C'est nous qui traduisons pour tous les romans.

<sup>4</sup> Jean-Jacques WUNENBURGER, *L'utopie ou la crise de l'imaginaire*, Paris, Jean-Pierre Delarge, Éditions Universitaires, 1979, p. 116.

<sup>5</sup> Mircea ELIADE, *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, Éditions Gallimard, 1969, p. 171-173. Puis pour la citation, *Méphistophélès et l'androgynie*, Paris, Éditions Gallimard, 1962, p. 226.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>7</sup> Claude LÉVI-STRAUSS, « Comment ils meurent », *Esprit*. Paris, n°402, p. 706.

<sup>8</sup> Raoul GIRARDET, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 83.

exerce également une fonction explicative : il fournit un certain nombre de clés pour la compréhension du présent.<sup>9</sup>

Si les voix révolutionnaires “prophétisantes” ont recours à la parole magique et archétypique du mythe, elles n’en demeurent pas moins des voix en un sens historiques, ancrées dans l’Histoire et ayant vocation à la réécrire, se voulant faiseuses d’Histoire. Dans le roman de Gioconda Belli, le mythe participe fondamentalement de l’Histoire qu’il réélaboré et magnifie. Antagonismes et analogies historiques constituent ici les modalités discursives de la voix prophétique. Une dynamique dualiste sature doublement cette narration : d’une part, l’opposition des révolutionnaires au dictateur, à l’oligarchie, à la domination étrangère, « tout ce qui les obligeait à être là »<sup>10</sup>, pose dans un rapport dichotomique révolution et société présente ; d’autre part, l’Histoire de la Conquête fonctionne comme une autre contre-valeur qui rend d’abord nécessaire l’insurrection indienne puis une révolution qui la prolonge dans le roman : l’Histoire constitue par conséquent le catalyseur du mythe, lequel s’affirme d’abord contre elle avant de la bouleverser en s’historicisant.

Les voix prophétiques sont ici fortement contrastives et disjonctives mais la parole prophétique étant en un sens engagée, elle ne saurait être inoffensive. Les mêmes schémas et procédés sont repérables dans le troisième roman de Gioconda Belli, *Waslala*, qui donne la parole aux utopistes, lesquels prolongent à bien des égards, mais sur le mode pacifiste cette fois, la figure romanesque du révolutionnaire. Dans ce récit, qui relate la quête d’une utopie perdue au cœur de la forêt, nous retrouvons, entre futur et uchronie, une forme de prophétisme utopique. La voix prophétique assumée par les utopiens apparaît à nouveau comme conséquence, réaction et contestation sociale, et possède donc une fonction disruptive. Ces voix actives et stimulantes refusent une dimension passéiste du temps et participent à la valorisation de l’avenir.

En l’occurrence, le rêve social émane d’un rêve onirique, celui du poète Ernesto qui visualise *Waslala* lors d’un rêve nocturne : « il rêva d’une ville argentée dont le nom, “Waslala”, était gravé sur les troncs de vieux et monumentaux ceibos ».<sup>11</sup> Ce rêve d’une cité idéale, aussitôt décrété prophétique par ses compagnons, acquiert une résonance biblique si l’on songe à Jacob voyant, dans son sommeil, « la maison de Dieu » — ou « porte du ciel ».<sup>12</sup>

Si l’on oppose volontiers le rêve à la réalité, la voix utopique au contraire souligne la dialectique rêve-réalité qui veut que celui-là façonne et embellisse celle-ci. Cet argumentaire constitue un aspect majeur du roman et donne lieu à toute une apologie de l’imagination. Partant du fait irrévocable que « le monde changerait. Il devait changer », le roman décline le prédicat « rêver », de « rêves insensés » à ceux qui « osaient rêver ».<sup>13</sup> « Que serions-nous, les êtres humains, si nous ne rêvions pas ? Dans quel monde plat, médiocre, cynique, vivrions-nous ? L’humanité s’est construite en poursuivant des rêves », rappelle l’un des personnages principaux du roman.<sup>14</sup>

Dans *Waslala*, les personnages principaux et “prophétisants” du roman s’adonnent à un éloge du rêve utopique, qu’il s’agisse de participer à la réalisation de rêves grandioses ou de connaître « la joie qui ne peut exister que si nous pensons que nous sommes capables de transformer notre réalité et d’atteindre un monde où nous pourrions être heureux ». Le roman invite à avoir la foi, à exercer la liberté de « croire », verbe récurrent et connoté très

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>10</sup> Gioconda BELLÍ, *La mujer habitada*, *op. cit.*, p. 264.

<sup>11</sup> Gioconda BELLÍ, *Waslala*, Barcelona, Emecé Editores, 1996, p. 61.

<sup>12</sup> *Genèse* (XXVIII-16-17).

<sup>13</sup> Gioconda BELLÍ, *La mujer habitada*, *op. cit.*, p. 325 pour la première citation, puis p. 331 et 365 pour les deux suivantes.

<sup>14</sup> Gioconda BELLÍ, *Waslala*, *op. cit.*, p. 278.

positivement, croire en ses aspirations les plus profondes et les réaliser, si éphémère et imparfaite que puisse être l'expérience.<sup>15</sup> C'est ce qui amène la mère de l'héroïne à affirmer, dans les dernières pages du récit, que, l'humanité s'étant construite par la recherche du rêve,

Waslala, comme mythe, comme aspiration, justifie son existence. Plus que cela même, je considère qu'il est impératif qu'il existe, qu'il soit à nouveau, qu'il continue de générer des légendes. Ce qu'il y a eu de plus grand dans Waslala, c'est qu'on a été capable de l'imaginer, que ça a été la fantaisie qui, finalement, l'a fait fonctionner. [...] Imaginer la réalité est toujours aussi important que le fait de la construire.<sup>16</sup>

Ainsi donc, l'utopie constitue-t-elle en soi sa propre raison d'être, et les voix prophétiques qui l'annoncent ou tout au moins l'appellent de leurs vœux, se suffisent-elles à elles-mêmes : « la raison d'être de Waslala, c'était d'être Waslala, l'utopie, le lieu qui n'était pas [...], l'idéal constamment en mouvement, [...] créé, décrété et recréé », affirme encore l'une des plus irréductibles utopiennes du récit<sup>17</sup> rappelant par là qu'on nierait l'idéal en s'imaginant l'avoir atteint. Waslala n'importe pas uniquement pour le mode de société utopique qu'il propose, mais également parce qu'il ose la proposer, puisque, par-delà le rêve particulier qu'il porte, Waslala est aussi, et peut-être avant tout, rêve en soi, en ce qu'il est conception de l'impossible et foi en sa possible réalisation. Car, si le rêve en lui-même et pour lui-même prime, en définitive, sur sa concrétisation, comment oublier qu'il réussit parfois à transformer ce réel que la tradition terminologique s'obstine à lui opposer ? D'où l'espoir en une relation qui, par-delà la dialectique idéal-réalité, culmine dans une sorte de fusion : « Waslala existe. L'idéal existe. Ce sont vos rêves qui ont fait de l'existence de Waslala une réalité. [...] Le réel et l'idéal devront s'éclairer mutuellement, aller à la recherche l'un de l'autre jusqu'à ce qu'un jour ils se rejoignent ».<sup>18</sup>

La voix frondeuse de l'utopien peut s'avérer déstabilisante pour l'ordre établi lorsqu'elle valorise le rêve, l'idéal, l'imagination dans le cadre d'une critique sociale, car le fait d'explorer « les possibles latéraux » du réel selon l'expression de Raymond Ruyer, entraîne des conséquences ainsi définies par Paul Ricœur : « l'imagination a une fonction métaphysique [...] ; une fonction de prospection, d'exploration à l'égard des possibles de l'homme. [...] en changeant son imagination, l'homme change son existence ».<sup>19</sup> Dans *Waslala*, la voix prophétique de l'espérance se veut salvatrice aussi bien par le but qu'elle propose, l'utopie, que par les moyens qu'elle emploie, l'imagination ; le roman invite à imaginer l'impossible car c'est en cela que réside rien de moins que « la grandeur, l'unique salut de notre espèce ».<sup>20</sup> D'abord hétérotopie, c'est véritablement comme alternative, et donc comme réalité en puissance, que s'affirme la contestataire utopie. Du reste, si Waslala échoue, c'est après avoir existé, avec ses maladroites parce que le rêve a aussi besoin de se tromper pour rester le rêve : une aspiration à faire mieux.

Nous avons vu que si la voix prophétique implique, dans les romans de Gioconda Belli, une projection dans le futur, elle renouait également avec le passé, avec les voix lointaines des Indiens insurgés contre les conquérants. Ces voix antérieures — également transtemporelles puisque faisant le lien entre le passé, le présent et le futur — vont devenir des voix intérieures : en effet, la mémoire indigène pénètre dans le corps des personnages

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 281-282.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 320 puis 319.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 321.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 320.

<sup>19</sup> Raymond RUYER, *L'utopie et les utopies*, Brionne, Éditions Gérard Montfort, 1988. p. 9. Puis Paul RICŒUR, *Histoire et vérité*, Paris, Éditions du Seuil, 1955, p. 130.

<sup>20</sup> Gioconda BELLI, *Waslala*, *op. cit.*, p. 281 et 282.

révolutionnaires du présent de la narration à en juger par le personnage d'Itzá, une indigène révoltée dont l'esprit s'incarne dans l'héroïne qu'elle va amener, par impulsions, à la révolution, transmuant une identité d'abord duelle en un seul et même souffle.

La voix prophétique, tournée vers le futur, est donc d'abord mémorielle, puisque émanant d'un lointain passé, de même qu'elle est endophasie avant de devenir discours conscient. Par cette fusion entre la voix indigène et la voix révolutionnaire, Gioconda Belli valorise une lutte qui transcende le temps et agit par-delà l'Histoire en s'inscrivant dans l'inconscient collectif. Le schéma est récurrent qui voue les rétrospections d'Itzá à la double finalité : apologie du monde indigène et condamnation des conquérants, laquelle se dédouble à son tour, ou se prolonge, en plaidoyer du révolutionnaire et réquisitoire contre le dictateur. Ce double jeu d'oppositions historiques et d'identifications transhistoriques ou ataviques sous-tend et construit tout le récit.

Le fait que la voix prophétique révolutionnaire soit ici une voix mémorielle, représente l'un des procédés narratifs majeurs du roman pour contourner l'obstacle de l'amnésie imposée au peuple indien. Lorsque Gioconda Belli crée le personnage d'Itzá et le double dans lequel elle va s'incarner par-delà les siècles, elle donne à penser que la mémoire demeure car elle prend corps et prend au corps sous la forme d'un atavisme impérieux. Itzá exprime la puissance de cette filiation collective lorsqu'elle énonce : « Notre héritage de tambours battants doit continuer de battre dans le sang de ces générations ». <sup>21</sup> Par le lien irréductible du sang, qui indifférencie culture et mémoire, identité et réminiscence, Gioconda Belli réhabilite l'ancêtre et recontextualise singulièrement la Révolution, digne légataire d'une culture valorisée.

Le fait que la voix prophétique provienne d'un personnage infiltré dans un arbre (avant d'investir le corps de la jeune révolutionnaire) est hautement symbolique, cela peut rappeler l'Arbre de Vie « dont les feuilles servent à la guérison des nations » si l'on en croit l'Apocalypse de Saint Jean. <sup>22</sup> C'est en effet à partir d'un arbre que, dans la plupart des mythes anciens, se jouent l'avenir et l'évolution de l'homme. *Axis mundi* par excellence, l'arbre établit une communication directe avec le ciel que d'ailleurs il symbolise. La voix prophétique qui s'associe dans ce roman au destin de la nation, émane donc d'un pilier du monde en outre porteur de la volonté des dieux. En effet, l'assaut révolutionnaire du dénouement dépend des divinités puisqu'il s'insère dans le calendrier méso-américain, la révolution épousant, sans le savoir, la temporalité chiffrée des traditions ancestrales : Itzá, qui fait figure de prophète, désigne le dieu de la guerre Huitzilopochtli lorsqu'elle définit la date fatidique de l'action comme propice au combat, par la dénomination indigène « Ce itzcuintli » <sup>23</sup>, la voix prophétique étant également voix vernaculaire qui préserve les mythes indigènes.

## 2- La voix prophétique des guérisseuses comme contre-pouvoir social

Dans d'autres romans, *Sofía de los presagios* (1990) de Gioconda Belli, et *Entre altares y espejos* (2000) de María Gallo, les voix prophétiques sont celles des guérisseuses. Elles rappellent la signification du terme « prophète » : « qui annonce des événements à venir ». Elles en diffèrent néanmoins par le fait que leurs prédictions ne sont nullement collectives.

Reliées à la culture indienne autant qu'à la femme, ces voix tournées vers le futur, constituent, comme les voix révolutionnaires et utopiennes, une forme de contestation du discours dominant considéré comme oppressif, et entendent à nouveau recouvrer une identité

---

<sup>21</sup> Gioconda BELLI, *La mujer habitada*, op. cit., p. 102.

<sup>22</sup> *Apocalypse* (XXII-2).

<sup>23</sup> Gioconda BELLI, *La mujer habitada*, op. cit., p. 361.

perdue ou bafouée. Ces voix prédictives et là encore subversives nous intéressent donc par trois aspects : culturel, sexué, social.

Premier aspect : la réhabilitation des croyances et de la culture indigènes dans les deux romans n'est guère surprenante — indépendamment du fait que chez Gioconda Belli, la culture populaire la plus primitive est associée à l'authenticité — lorsqu'on sait le rôle accordé au guérisseur ou sorcier au Nicaragua : il apparaît comme le dépositaire d'un savoir accumulé depuis des temps immémoriaux par les générations passées.<sup>24</sup> Dans *Sofía de los presagios*, le prêtre se désole d'ailleurs de ce que sorciers et guérisseurs aient plus de crédibilité que l'Église et la médecine occidentale dans le petit village du Diriá où la perdurance de la sorcellerie est confirmée.<sup>25</sup> Plus largement, l'importance des présages et de la divination n'est plus à démontrer dans le monde méso-américain dont les traditions ont parfois perdu au point de maintenir, aujourd'hui encore, une prégnance dans la culture de certains peuples.

Mircea Eliade rappelle que, dans le chamanisme sud-américain, qui « présente encore nombre de caractères extrêmement archaïques », le guérisseur ou sorcier peut prédire l'avenir, il maîtrise les techniques de la transe ou de l'extase qui permettent des voyages spirituels vers le Ciel où rencontrer les dieux et leur faire part des requêtes des hommes.<sup>26</sup> Dans le roman de Gioconda Belli, sans hasard intitulé « Sophie des présages », l'héroïne “sagement” nommée voit cette sagesse accolée non pas au raisonnement philosophique mais au monde “irrationnel” de la divination dans lequel elle va évoluer : invocation des esprits, lectures des messages de la nature, hydromancie, taromancie, autant de formes prédictives essentiellement pratiquées par les femmes.

Ainsi en est-il de Xintal, femme indigène et associée à nombre de symboles féminins tels que l'eau qu'elle sait lire ou à laquelle elle recourt lors de rituels de protection dans des espaces décrétés magiques en raison de forces telluriques particulières, des espaces de pouvoir donc, en outre ritualisés par des incantations rappelant celles d'anciens indigènes, des espaces propices à la convocation de la « Mère Antique ». Mais c'est la voix du Tarot, un élément non indigène donc, qui permet au narrataire de conjecturer un heureux dénouement car si l'héroïne est prisonnière de la mémoire traumatique de l'enfance durant laquelle elle a perdu ses parents, l'arcane majeur de l'Univers laisse augurer une libération : « la carte de l'Univers, c'est la transcendance [...], la meilleure des cartes ».<sup>27</sup>

Dans ce roman, le destin, tantôt dépeint comme une écriture irréversible qui renvoie les thaumaturges à l'impuissance, tantôt envisagé comme un devenir non statique et modulable par le libre-arbitre de chacun, présente certaines ambiguïtés et amène la “prophétesse” Xintal elle-même à reconnaître la part d'incertitude mais aussi de liberté de toute existence : « tout ce qui arrivera à Sofía “n'est pas dans son destin” [...] il y a tant de variables possibles [...]. Qui sait si la décision la plus insignifiante, un instant, ne peut pas signifier la différence entre la vie et la mort ? ».<sup>28</sup> Ici, les voix prédictives n'oublient pas que les voies de la Providence peuvent être insondables.

Deuxième aspect, intriqué dans le précédent : les imaginaires autour de la femme, envisagée dans une perspective essentialiste. Ces romans — d'ailleurs écrits par des femmes,

---

<sup>24</sup> Milagros PALMA, *Por los senderos míticos de Nicaragua*, Managua, Editorial Nueva Nicaragua, Ediciones Monimbó, 1984, p. 59.

<sup>25</sup> Gioconda BELLI, *Sofía de los presagios*, Tafalla, Txalaparta, (6<sup>e</sup> ed. 1996), 1991, p. 174-175. Puis Milagros PALMA *Por los senderos míticos de Nicaragua*, op. cit., p. 60, ou de la même anthropologue : *Nicaragua: once mil vírgenes. Imaginario mítico-religioso del pensamiento mestizo nicaragüense*, Bogotá, Tercer Mundo Editores, 1988, p. 173-174, entre autres.

<sup>26</sup> Mircea ELIADE, *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Paris, Éditions Payot, 1968, p. 258-259 et 264.

<sup>27</sup> Gioconda BELLI, *Sofía de los presagios*, op. cit., p. 228.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 191.

cela n'est pas un hasard — rappellent toute une symbolique de la femme, être intuitif et réceptif par excellence, à même de se relier à l'invisible. La mythologie s'ingénie à associer femme et magie, cette dernière représentant selon Xintal « le métier des femmes antiques »<sup>29</sup>, des femmes puissantes (avant d'être assujetties par les hommes) qui rappellent un mytique matriarcat. Par-delà cet exemple Gioconda Belli a matière à exploiter, des déesses-mères aux prophétesses, sans omettre la sorcière qui s'inscrit dans le sillage des magiciennes antiques : les femmes apparaissent comme prédisposées, par une matrice qui les relie aux entrailles de la terre et leur permet de transmettre la vie, à faire office de “réceptacle” et de médiatrices, de messagères du divin.<sup>30</sup>

Les deux romans témoignent de ce que le monde de la magie devient l'espace autre, le discours autre, une sorte de contre-église féminine en face de l'Église des clercs.<sup>31</sup> Là se trouve le pouvoir de la guérisseuse, non moins qu'une arme de la révolte, par où l'on rejoint le troisième aspect, d'ordre social, puisque ces voix féminines s'opposent à la société créée et régie par les hommes, et avec elle au modèle patriarcal, à l'Église des Pères qui condamne volontiers la femme. Cet aspect affleurerait déjà dans les considérations de Xintal, il est plus essentiel dans le roman de María Gallo, *Entre altares y espejos*, où la protagoniste Fidelina, si elle n'est pas à proprement parler une voix prophétique puisqu'elle n'annonce pas de messages divins à une collectivité, perpétue des pratiques dans lesquelles elle prédit, ou “prophétise”, et devient guérisseuse et médium envers et contre tout un système.

En donnant à lire l'histoire d'une femme indigène et pauvre dans le Nicaragua du début du 19<sup>e</sup> siècle, l'auteure dévoile les mécanismes sociaux de domination qui infériorisent la femme face à l'homme, et l'Indien face aux blancs. C'est précisément en exploitant son “indianité” et sa féminité que Fidelina va contrer en partie l'infériorisation sociale : en renouant avec la divination qui va ici fonctionner comme contre-pouvoir. Ainsi, sa vision désabusée face aux abus de l'Église amène-t-elle cette femme indigène à une subversive inversion des valeurs : « le péché vient d'eux », et de rétorquer aux religieuses qui lui reprochent ses pratiques de sorcellerie : « — Moi je fais le bien [...]. Les gens croient en moi. Je leur donne ce que la foi catholique ne leur donne pas ».<sup>32</sup>

Par ces affirmations simples et tout en contraste, l'Indienne infériorisée se replace du côté du Bien et pose la magie comme contre-discours face à celui, exclusif et excluant, d'une Église qui s'est discréditée. Elle refuse le discours social institué qui, loin d'être intériorisé ici, se trouve ouvertement remis en cause au profit d'une réhabilitation du féminin et de l'indigène : son rejet de l'Église qui va jusqu'au pugilat avec le curé, symbole du schéma patriarcal (et donc relié à l'autorité masculine), s'exprime par des pratiques anciennes, d'avant l'évangélisation, qui puisent à l'identité indigène. Fidelina la bien nommée reste par là fidèle aux racines indigènes et à un savoir ancestral. À l'époque pré-colombienne, avant que l'Église catholique n'entame une persécution envers la sorcellerie, cette dernière jouait un rôle de premier ordre dans la préservation et la perpétuation des normes sociales. Le sorcier semble détenir un pouvoir sur le destin et apparaît à ceux du village comme un « être surnaturel ».<sup>33</sup> Aussi bien, Fidelina reconquiert-elle, en tant que spirite et guérisseuse, une forme de pouvoir social.

À défaut d'être une messagère des dieux, elle est initiée et connaît les mystères, elle est reliée à l'invisible et à la vie transhumaine, elle fait le lien entre ciel et terre, s'élevant, lors de voyages astraux, le long de la « Montagne Cosmique » que paraît mimer le volcan

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>30</sup> Albert SAMUEL, *Les femmes et les religions*, Paris, Les Éditions de l'Atelier / Éditions Ouvrières, 1995, p. 125.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>32</sup> María GALLO, *Entre altares y espejos*, Managua, Centro Nicaragüense de Escritores, 2002, p. 24 et 95.

<sup>33</sup> Milagros PALMA, *Por los senderos míticos de Nicaragua*, op. cit., p. 45 et 59.

Momotombo, et qui rappellent les ascensions célestes ou les vols magiques des chamans évoqués par Mircea Eliade.<sup>34</sup> Décorporation, dématérialisation, Fidelina quitte ce corps d'Indienne stigmatisé par la société et ce monde de souffrances, dans une élévation plus spirituelle que spatiale, le monde des esprits étant également le monde de l'Esprit.

### 3- Prophéties des anges et réécritures subversives des textes bibliques

Dans d'autres romans, la voix prophétique s'inscrit plus explicitement dans la définition du « prophète » comme étant le héraut de Dieu, un messager de la divinité qui révèle des vérités cachées au commun des mortels.<sup>35</sup> Dans *Sara* (2015) de Sergio Ramírez et *El sueño del ángel* (2001) de Gloria Elena Espinoza de Tercero, ces interprètes tout choisis de Dieu sont des anges mais une subversion des codes bibliques est à l'œuvre ici qui les « désangélise » dans le premier roman, et fait de l'ange déchu du second une voix prédictive non digne de confiance.

Avec *Sara*, Sergio Ramírez, s'il puise aux sources bibliques, propose une réécriture inattendue du texte génésiaque. La Bible a d'abord suscité son intérêt en tant que « source inépuisable d'histoires humaines », notamment l'Ancien Testament, ses luttes de pouvoir et ses personnages pleins de contradictions ou de faiblesses.<sup>36</sup> Mais si l'auteur a pu dire, en réécrivant l'histoire de la femme d'Abraham, qu'il ne cherche pas à questionner les dogmes<sup>37</sup>, il condamne en revanche les canons inflexibles de l'orthodoxie religieuse et répond à toute forme de rigidité par la tolérance, la capacité d'adopter la perspective de l'autre : « La plus grande révolution, c'est de voir le monde comme le voit l'autre. En politique, peu d'hommes comme Mandela ou Luther King ont réussi à se mettre à la place de l'autre »<sup>38</sup>, a pu affirmer cet ancien révolutionnaire qui a assisté aux dérives autoritaires du gouvernement dont il était vice-président.

Ici les anges sont précisément les missionnés du pouvoir absolu et en l'occurrence abusif puisqu'il ordonne la destruction de Sodome et Gomorrhe.<sup>39</sup> Le romancier exploite les traits angéliques sur le mode trivial : ainsi, Raphaël et Michaël, pas si différents physiquement des éphèbes les plus corrompus des lupanars selon Lot, déchaînent-ils les pulsions les plus primaires à Sodome et Gomorrhe où il sont poursuivis par une foule lubrique. Par ailleurs, Sara accuse plus d'une fois l'inclémence des émissaires divins devenant anges exterminateurs à Sodome et Gomorrhe. Sergio Ramírez a choisi une femme car c'est un personnage soumis au système patriarcal, un personnage exclu — Sarah apparaît, dans le texte biblique, derrière le rideau — mais qui, dans cette réécriture originale, va entrer en conflit avec l'autorité masculine, plus précisément avec la figure majeure du créateur, l'autorité suprême.

À la différence des romans précédents, la protagoniste ne représente pas la voix prophétique mais au contraire celle qui la réfute et qui pose, face aux messages des anges, une parole et des actes entendant les annuler. Dépeinte comme un personnage délicieusement

---

<sup>34</sup> Mircea ELIADE, *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, op. cit., p. 372-373.

<sup>35</sup> André-Marie GÉRARD, *Dictionnaire de la Bible*, op. cit., p. 1139.

*El País Cultura*, Madrid, 5 de marzo de 2015, Ferrán Bono: «Sergio Ramírez: “La mayor revolución es ver el mundo como lo ve el otro»:

[http://cultura.elpais.com/cultura/2015/03/05/actualidad/1425584336\\_847976.html](http://cultura.elpais.com/cultura/2015/03/05/actualidad/1425584336_847976.html)

<sup>36</sup> Ana MENDOZA, *La Prensa*, 11 de marzo de 2015.

<sup>37</sup> Arnulfo AGUERO, *La Prensa Cultura*, « Sara: una historia seductora ».

<sup>38</sup> Ferrán BONO, « Sergio Ramírez: “La mayor revolución es ver el mundo como lo ve el otro » », *El País Cultura*, Madrid, 5 de marzo de 2015.

<sup>39</sup> À quoi on ajoutera que tout personnage du pouvoir — roi, Pharaon, archanges, Dieu lui-même ici appelé le Mage — se voit moqué, grotesquisé, ramené à sa vanité, sa vacuité, une idée récurrente dans les écrits de Sergio Ramírez.

contestataire, Sara oppose sa liberté à un pouvoir inhumain: par le rire d'abord, qui représente une première distance d'avec le pouvoir, et une forme de pouvoir en soi, il irrite le Tout-Puissant et suscite les remontrances des messagers<sup>40</sup> ; par la pensée ensuite : Sara questionne, doute, s'indigne, met en cause, juge, non sans finesse ; par l'action enfin avec deux séquences phares : lorsqu'elle sauve Lot de la destruction de Sodome et Gomorrhe en agissant de façon ferme et stratégique, ou lorsqu'elle retient le bras d'Abraham sur le point de sacrifier leur fils. Dans les deux cas, Sara désobéit à un pouvoir mortifère et se range du côté de la vie et de la libération ; c'est elle en définitive qui représente le salut face à un Tout-puissant converti en pouvoir assassin.

Dans le roman de Gloria Elena Espinoza de Tercero, *El sueño del ángel*, l'ange, s'il ne subit pas le même traitement que les singulières figures "angéliques" de Sara, n'en est pas moins l'objet d'une subversion des codes : premièrement, il s'agit d'un ange déchu et aptère, sujet à des cauchemars ; deuxièmement, son rêve apocalyptique n'est pas forcément prophétique ; troisièmement, il n'est pas entendu. Cet ange, qui s'inquiète de la tendance toute humaine à éliminer ses semblables, visualise dans un de ses cauchemars un serpent allégorique :

Un jour l'ange rêva d'un serpent qui grandissait. Il se promenait aux confins de la Terre en l'enserrant, ouvrait sa bouche pour manger l'humanité où tous se battaient entre eux. Des armées de différentes bannières, races, religions, de toute couleur, pointaient leurs missiles, assaillaient des innocents, tuaient.

Il vit de la désolation [...] des pertes et la mort [...] et sur la planète noire ne déambulaient plus que des bestioles horribles qui mangeaient les dépouilles. Effrayé, il se réveilla et prit la décision de descendre alerter les hommes. Il marcha dans les rues et les bureaux où il les voyaient dans la fumée, mais lui ils ne pressentirent même pas.<sup>41</sup>

La Chute biblique est métaphorisée dans le roman par l'exil : l'ange exilé symbolise une condition humaine associée au déracinement et à la défaite. Sur un plan existentiel, nul doute que la situation de cet ange erratique figure un homme éternel apatride, comme arraché à son centre : « L'homme est un éternel migrant depuis Abraham qui est parti d'Ur, que dis-je !, depuis Adam qui est parti du Paradis, et ce déracinement, cet exil, est cause de souffrance ».<sup>42</sup> On vient de le voir, l'ange, messenger divin et donc voix prophétique de choix, ne bénéficie ici d'aucune caution céleste, pas même son rêve qui n'est qu'un possible et non pas une prédiction. Certes, le prophète peut ne faire qu'alerter sans nécessairement prédire mais on comprend bien ici que le roman offre un portrait d'ange dégradé. Aussi bien, cet ange déchu se trouve-t-il impuissant à communiquer à l'humanité cette menace et ne peut donc remplir sa fonction primordiale de messenger céleste.

Face à son rêve apocalyptique, et comme en vis-à-vis, est décrit le rêve de salvation de José — Joseph, l'onomastique du personnage n'est sans doute pas anodine.<sup>43</sup> C'est un rêve extatique que fait José dans un chapitre intitulé : « José fait un rêve avec don Fito où ils sauvent le genre humain de lui-même ».<sup>44</sup> Dans ce rêve, José s'élève avec don Fito, dans une ascension vraisemblablement aussi spatiale que spirituelle, jusqu'aux hauteurs de l'Everest, ce toit du monde lui offrant une vision globale de l'humanité, comme une totalité qui, par-delà les divisions, révèle une communauté d'hommes. Don Fito fait s'agenouiller devant Dieu l'humanité entière, dans une immense communion, par-delà dualités et conflictualité :

---

<sup>40</sup> Sergio RAMÍREZ, *Sara*, Madrid, Editorial Alfaguara, 2015, p. 43 et 45.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>42</sup> Gloria Elena ESPINOZA DE TERCERO, *El sueño del ángel*, Managua, Ediciones Distribuidora Cultural, 2003, p. 87.

<sup>43</sup> Son petit-fils, sur le point de naître, sera d'ailleurs sous la protection de l'ange qui recouvre sa pleine condition angélique dans le dénouement.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 95.

Dans tous les confins de la Terre, ils entendirent les paroles et, obéissants, firent ce qu'indiquait celui qu'ils appelèrent prophète, extra-terrestre, ange, démon, juif errant, antéchrist, astrologue, beau parleur ; néanmoins, et au cas où, ils tombèrent à genoux : MusulmansHindouistesJuifs CatholiquesOrthodoxesProtestantsAnimistesMéthodistesAnglicansBhouddistesSpiritistesVaudouTaoïstes PresbytériensCongrégationistesConfucianistesChamanistesMaronitesLuthériensCoptesBaptistesEpiscopal iensCalvinistesParsisZoroastresHébreuxSunnitesShintoïstesWahabitesChiitesChrétiensLamaïstes et même ceux qui n'ont pas de livre sur lequel fonder leur croyance... embrassèrent le sol, les animaux plièrent leur pattes, les arbres courbèrent leurs tiges.<sup>45</sup>

Après quoi le monstre disparaît et les hommes, libres, connaissent la communion entre tous ainsi qu'avec la nature dans un futur lumineux. À lire cette énumération qui emporte dans un même courant des pensées cloisonnées ou fragmentées, on voit que l'écriture balaie elle aussi toute compartimentation entre les hommes, graphiquement, en éludant les espaces et avec eux l'éloignement inhérent aux confrontations. Cette prière universelle qui abolit toute différence et toute frontière, unit, indifférencie, identifie, dans un même flot réconciliateur tous les hommes, de quelque nationalité qu'ils soient, de quelque chapelle qu'ils se réclament ; les « je » divisés se diluent et se confondent dans un nous réunifié. Par-delà toutes les croyances et les particularismes, il n'y a plus qu'une seule et même humanité prosternée devant l'unique Créateur, une humanité indivise devant l'Un : c'est le rêve de l'Unité retrouvée

José se réveille devant ce futur de lumière que lui fait entrevoir son rêve eschatologique. Et s'il ne s'agit que d'un rêve, l'apocalypse n'est qu'un cauchemar, tout aussi possible il est vrai, mais pas inéluctable. La coexistence de ces deux rêves antithétiques dans le roman refuse toute fatalité et laisse entendre que le Bien peut l'emporter tout autant que le mal, le dénouement appelant de ses vœux la grande réconciliation. Pour cela, l'homme ne doit pas se contenter d'espérer mais agir : don Fito, voix prophétique quoiqu'onirique, rappelle chacun à sa responsabilité.

#### **4- Écritures romanesques, entre voix éthique et prophétique de l'écrivain ?**

Le prophète, nous l'avons dit, annonce mais ne prédit pas toujours, il dévoile un futur possible : un futur à craindre si l'homme ne modifie pas ses comportements, ou un futur autre dans lequel croire et pour lequel lutter, d'où le fait qu'il dénonce (le présent) autant qu'il annonce (le futur) ; aussi bien avons-nous vu que voix prophétiques et voix séditieuses, ou à tout le moins perturbatrices, riment bien souvent. Il est loisible dès lors de soupçonner chez l'écrivain impliqué une forme de voix prophétique. Dans ces écrits fictionnels qui, depuis les années 90 environ, ne se disent plus engagés mais ne renoncent pas à l'éthique, la voix prophétique affleure et demeure, sous-jacente. Si les romans récents, post-révolutionnaires et post-utopiques, ne produisent plus guère de personnages prophétiques, préférant se concentrer sur la critique ouverte du politique et la monstration de la violence devenue folle, ils constituent néanmoins une sorte d'alarme invitant entre les lignes à amender le réel, à construire un autre avenir : la voix des écrivains, par le truchement de tel narrateur ou tel personnage, sème le trouble, le doute, dit l'urgence d'un changement, conscientise donc et exhorte, à l'instar d'un prophète.

Dans *Un rojo aullido en el bosque* (2016) de José Adiak Montoya, qui traite du commerce sexuel des jeunes filles à Managua, le narrateur, un journaliste infiltré pour pouvoir mieux démanteler le réseau, répond à la question de savoir pourquoi il met ainsi sa vie en

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 96. Une énumération de même type et de même extension figure quelques lignes avant cette citation, qui emmène dans un même flot sans "frontière" les différents pays tenus de s'humilier devant Dieu.

danger, en des termes révélateurs d'une voix proprement prophétique, déclinant le champ lexical de l'avertissement (et au moyen du verbe, ce qui souligne l'importance de l'action) : « Si je parviens, avec ce travail, à ce qu'une personne au moins sorte de sa léthargie [...], mon travail aura valu la peine » ; « c'est pour ça que j'ai décidé d'être ce que je suis, pas pour transmettre les conséquences de ces calamités, mais pour en avertir, découvrir leurs rouages depuis l'intérieur et les montrer aux gens, pour qu'on fasse attention. Je n'ai pas voulu être l'émissaire des tragédies, je me suis marié avec cette profession pour être celui qui en avertisse ». Ou encore : « Je suis rentré là-dedans avec l'envie d'aider, de prévenir [...]. Je veux signaler, alarmer ».<sup>46</sup>

Alarmer revient à nouveau à dénoncer le présent et à s'inquiéter d'un avenir sombre, sinon apocalyptique, d'autant que dans ce roman le chef du réseau, pervers entre tous, est comparé au « démon » ou à la « Bête », c'est le « monstre » de tout récit mythique ou fabuleux.<sup>47</sup> Le protagoniste ne veut pourtant pas être comparé à un héros mais à un individu ordinaire, afin de ne pas décourager tout un chacun d'agir à sa mesure ; son voyage en enfer montre l'horreur pour rappeler un élémentaire devoir d'humanité.

Ces jeunes romanciers s'inscrivent dans le sillage de la génération précédente avec des auteurs comme Franz Galich qui affirmait, lorsqu'on lui demandait si son roman frénétique *Managua, salsa city* (2000) était représentatif de la littérature centre-américaine de la post-révolution et si nous étions face à l'essor d'une littérature du cynisme :

S'il est vrai que c'est une littérature dans laquelle les personnages sont cyniques, ce n'est pas une littérature du cynisme, ce n'est pas une littérature où l'on exprime (en tout cas moi) le désenchantement total et profond face à l'absence d'utopies ou de perspectives. Mon intention est plutôt de montrer la plaie, la pustule, ce qui est pourri, pour d'une certaine manière réveiller, peut-être, des consciences et peut-être ainsi pouvoir relancer la recherche des utopies.<sup>48</sup>

Si donc ce roman restitue l'atmosphère cynique et la violence qui emportent ses personnages, c'est, à l'envers des apparences, « une façon de lutter contre ce courant défaitiste que veulent nous imposer ceux qui jusqu'à présent se sentent les vainqueurs de cette lutte permanente et dialectique »<sup>49</sup>, comme si un utopisme larvé était encore à l'œuvre, non plus celui, enthousiaste et candide, du passé, mais celui qui propose la recherche de futurs autres que ceux dessinés par ce présent insensé ou à tout le moins problématique.

Sergio Ramírez prête lui aussi sa voix d'écrivain, témoin de son époque, à ces « éveilleurs de conscience » chez lesquels dire s'avère une forme de l'agir. Il affirmait déjà, à l'occasion de la remise du titre *Honoris Causa* de l'Université centrale d'Équateur en 1984, que la raison d'être de son existence consistait à se faire « la voix de son peuple »<sup>50</sup>, laissant entendre ainsi combien il aspirait à parler au nom des siens.<sup>51</sup> S'il a quitté la politique, cet auteur qui a reçu à Vienne en 1988 le prix Bruno Kreisky des droits de l'homme, admet conserver l'intérêt pour la fonction d'homme public, qui émet un avis sur les problèmes de son époque<sup>52</sup> : une forme de participation à ce monde qui, de toute évidence, inspire ses fictions puisque, à l'instar de Franz Galich, il veut croire en l'avenir : « Et je garde à jamais la

---

<sup>46</sup> José ADIAK MONTTOYA, *Un rojo aullido en el bosque*, Managua, Anamá ediciones, 2015, respectivement p. 25, 26, 27.

<sup>47</sup> *Ibid.*, respectivement, p. 27, 49, 80.

<sup>48</sup> Magdalena PERKOWSKA, « La infamia de las historias y la ética de la escritura en la novela centroamericana contemporánea », *Istmo* n°22, janvier-juin 2011. C'est nous qui traduisons.

<sup>49</sup> *Ibid.*

<sup>50</sup> Sergio RAMÍREZ, *Seguimos de frente*. Ediciones Centauro, Caracas, 1985, p. 355.

<sup>51</sup> Il rappelle par là les considérations de Jean-Paul Sartre selon lesquelles la fonction de l'écrivain est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde, que nul ne s'en puisse dire innocent. Jean-Paul SARTRE, *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris, Collection Idées, NRF, Éditions Gallimard, 1948, p. 31.

<sup>52</sup> Sergio RAMÍREZ, *Oficios compartidos, op. cit.*, p. 14.

foi dans les utopies [...] Je ne cesserai jamais de croire que la justice, l'équité et la compassion sont possibles. Que les plus pauvres ont le droit de vivre dans la dignité ».<sup>53</sup>

Quoique cette foi dans les utopies sociales ait été ébranlée, il forge sa propre utopie grâce à la littérature, à l'imagination qui est selon lui « une façon de se rapprocher de l'utopie. En fin de compte, je n'ai rien fait d'autre dans ma vie que d'imaginer. Imaginer des mondes dans mes livres, et imaginer un monde meilleur dans ma vie »,<sup>54</sup> mais des mondes qui ne supposent pas ici de détourner le regard, l'imagination émanant de la réalité qui l'entoure : « Un écrivain qui, néanmoins, ne peut pas fermer la fenêtre face à laquelle il écrit et nier la vision de son pays, si amère et désolée que soit celle-ci ».<sup>55</sup>

De spectateur à acteur, Sergio Ramírez voit et écrit, voit et montre, et en appelle à l'éthique, un terme récurrent sous sa plume : grâce à l'écriture, il espère « contribuer à créer les fondements éthiques pour qu'un jour le panorama soit différent » car les romanciers doivent selon lui « alimenter toujours un sédiment éthique qui donne un sens à [leur] métier [...] Ce sédiment éthique ressemble bien souvent à l'espérance ».<sup>56</sup> Cette participation revient à nous faire participer, l'auteur s'implique ici en nous impliquant. « Agitateur de conscience » à l'image du prophète, cet écrivain qui ne prévoit pas le futur, *voit* le présent, et entrevoit donc, au-delà de son temps, ce qui peut en résulter ; et dire le présent, révéler le présent en profondeur ou comme un futur en puissance, c'est peut-être déjà susciter le désir de l'amender.

Les propos d'Edgar Morin dans *Où va le monde*, ne sont pas éloignés de cette idée : le futur naissant du présent, c'est dans le présent que se pense et se prépare le futur, même si cela ne suffit pas pour le prévoir ; mais la voix prophétique ne consiste peut-être qu'à semer, d'autres récolteront.<sup>57</sup> Aussi bien, ce penseur refuse-t-il toute prophétie et s'en remet-il au principe d'incertitude car nul n'est prophète en son monde : « nous devons être prêts à désespérer et à espérer », la fin de l'humanité est peut-être proche mais une nouvelle naissance est tout aussi possible.<sup>58</sup> Cette appréhension du réel et du futur rappelle un principe d'espérance, caractéristique de la littérature latino-américaine, qui n'est pas près de s'abolir.

Ne retrouve-t-on pas dans ces fictions la signification cosmogonique et fécondante de la parole : dire, c'est créer, faire naître. La parole peut être l'acte initial autant que l'arme absolue.<sup>59</sup> Nombre de romanciers le savent, qui créent des mondes possibles en soupçonnant la portée de leur parole, ou en espérant à tout le moins que dire le Bien le fait déjà exister, ne serait-ce qu'en puissance, au seuil du réel.

## Bibliographie active

- ADIAK MONTOYA José, *Un rojo aullido en el bosque*, Managua, Anamá ediciones, 2015.  
BELLI Gioconda, *La mujer habitada*, Tafalla, Txalaparta, 1988.  
BELLI Gioconda, *Sofía de los presagios*, Tafalla, Txalaparta, (6<sup>a</sup> ed. 1996), 1991.  
BELLI Gioconda, *Waslala*, Barcelona, Emecé Editores, 1996.

---

<sup>53</sup> *Ibid.* C'est nous qui traduisons les citations de Sergio Ramírez.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>56</sup> Sergio RAMÍREZ, *Una vida por la palabra*, Entrevista de Silvia, México, Fondo de Cultura Económica, 2004, p. 244.

<sup>57</sup> Edgar MORIN, *Où va le monde ?*, Paris, Éditions de L'Herne, 2007, p. 15.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>59</sup> Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Collection Bouquins, Éditions Robert Laffont, 1982, « Parole », p. 733.

- BELLI, Gioconda, *El Ojo de la Mujer*, Madrid, Ediciones Visor Libros (6<sup>a</sup> ed. de 2001), 1992.
- ESPINOZA DE TERCERO Gloria Elena, *El sueño del ángel*, Managua, Ediciones Distribuidora Cultural, 2003.
- GALICH Franz, *Managua, Salsa City (¡Devórame otra vez!)*, Panamá, Editora Géminis, Universidad Tecnológica de Panamá, 2000.
- GALLO María, *Entre altares y espejos*, Managua, Centro Nicaragüense de Escritores, 2002.
- RAMÍREZ Sergio, *Sara*, Madrid, Editorial Alfaguara, 2015.

### **Bibliographie critique**

- BESSE Nathalie, « Mémoire et culture dans la Révolution nicaraguayenne : *La mujer habitada* de Gioconda Belli », *Mémoire et culture en Amérique Latine, América* n° 30, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle - Paris III, 2003, p. 203-209.
- BESSE Nathalie, « Utopie et plénitude dans *Waslala* de Gioconda Belli », *Utopies en Amérique latine, América* n° 32, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle - Paris III, 2004, p. 177-187.
- BESSE Nathalie, « La risa de una mujer frente al poder absoluto en *Sara* (2015) de Sergio Ramírez », *Carátula*, Revista cultural centroamericana, n° 71, abril 2016.  
<http://www.caratula.net/71-la-risa-de-una-mujer-frente-al-poder-absoluto-en-sara-2015-de-sergio-ramirez/>
- BORGE Tomás, *Los primeros pasos. La revolución popular sandinista*, México, Siglo veintiuno editores, 1984.
- CHEVALIER Jean et GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Collection Bouquins, Éditions Robert Laffont, 1982.
- DRAÏ Raphaël, *La communication prophétique. 1, Le Dieu caché et sa révélation*, Paris, Éditions Fayard, 1990.
- ELIADE Mircea, *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Paris, Éditions Payot, 1968.
- ELIADE Mircea, *Méphistophélès et l'androgynie*, Paris, Éditions Gallimard, 1962.
- ELIADE Mircea, *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, Éditions Gallimard, 1969.
- GÉRARD André-Marie, *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Collection Bouquins, Éditions Robert Laffont, 1989.
- GIRARDET Raoul, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1986.
- LÉVI-STRAUSS Claude, « Comment ils meurent », *Esprit*, Paris, n°402.
- MORIN Edgar, *Où va le monde ?*, Paris, Éditions de L'Herne, 2007.
- NEHER André, *Prophètes et prophéties : L'essence du prophétisme*, Paris, Éditions Payot, 1995.
- PALMA Milagros, *Nicaragua: once mil vírgenes. Imaginario mítico-religioso del pensamiento mestizo nicaragüense*, Bogotá, Tercer Mundo Editores, 1988.
- PALMA Milagros, *Por los senderos míticos de Nicaragua*, Managua, Editorial Nueva Nicaragua, Ediciones Monimbó, 1984.
- PERKOWSKA Magdalena, « La infamia de las historias y la ética de la escritura en la novela centroamericana contemporánea », *Istmo* n°22, enero-junio 2011.
- RAMÍREZ Sergio, *Seguimos de frente*, Caracas, Ediciones Centauro, 1985.
- RAMÍREZ Sergio, *Oficios Compartidos / Un sandinismo en el que creer*, CRLA-Archivos, "Conferencias en el centro", Poitiers, 2000.
- RAMÍREZ Sergio, *Una vida por la palabra*, Entrevista de Silvia Cherem, México, Fondo de Cultura Económica, 2004.
- RICŒUR Paul, *Histoire et vérité*, Paris, Éditions du Seuil, 1955.

RUYER Raymond, *L'utopie et les utopies*, Brionne, Éditions Gérard Montfort, 1988.  
SAMUEL Albert, *Les femmes et les religions*, Paris, Les Éditions de l'Atelier / Éditions Ouvrières, 1995.  
SARTRE Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris, Éditions Gallimard, 1948.  
WUNENBURGER Jean-Jacques, *L'utopie ou la crise de l'imaginaire*, Paris, Jean-Pierre Delarge, Éditions Universitaires, 1979.

**Sitographie :**

*La Prensa Cultura*, «Sara: una historia seductora», por Arnulfo Agüero:

<http://www.laprensa.com.ni/tag/sergio-ramirez-mercado>

*El País Cultura*, Madrid, 5 de marzo de 2015, Ferrán Bono: «Sergio Ramírez: “La mayor revolución es ver el mundo como lo ve el otro»:

[http://cultura.elpais.com/cultura/2015/03/05/actualidad/1425584336\\_847976.html](http://cultura.elpais.com/cultura/2015/03/05/actualidad/1425584336_847976.html)

*La Prensa*, 11 de marzo de 2015, Ana Mendoza:

<http://www.laprensa.com.ni/2015/03/11/cultura/1796687-sara-vista-de-otras-maneras-se-inspira-en-su-nueva-novela-en-sara-y-abraham-dos-personajes-de-la-biblia>